

PHILOSOPHIE

Le réel
selon Alain Badiou

Qu'est-ce que le réel ? Le contraire de l'irréel, de l'inauthentique, du semblant et de l'illusion. C'est, comme le dit Victor

Hugo, distinguer le pays du réel des arbres en carton ou des palais en toile. On ne peut pas réduire le réel aux apparences qui nous entourent. Mais comment y accéder alors ? Dans ce petit essai, Alain Badiou estime que la philosophie a trop souvent essayé de dire le réel sans y parvenir. Les philosophes idéalistes d'abord, par une construction savante et rationnelle ; les empiristes, ensuite, par une expérience subjective et sensible. Mais les premiers, comme Hegel, sont piégés par le concept, général et abstrait, et les seconds, tel Kierkegaard, sont prisonniers de ce qui est immédiatement devant les yeux ou de l'émotion.

Pour Badiou, de fait, le réel n'est pas inatteignable. Il faut juste procéder autrement : déchiffrer le réel, le comprendre, c'est y participer. La révélation d'un petit bout du réel, c'est lorsque surgit quelque chose que l'on n'attend pas. Soudain bousculé, on prend conscience du monde qui nous entoure, et l'existence apparaît sous un jour nouveau. Ainsi, quoi de plus réel que la mobilisation de millions de Français dans la rue, le dimanche 11 janvier 2015, pour dire non à la barbarie ? Qu'y a-t-il de plus réel, sinon cette prise de conscience, ce sursaut citoyen ?

Pour Badiou, l'irréel en politique, c'est la forme figée et étatique des choses, la société institutionnelle, régulière, normée. Le contenu réel, c'est ce qui se fait hors de l'État, au prix certes



Décryptages Idées et essais

d'un effort et d'un arrachement, mais par la volonté libre et spontanée des citoyens. Pour lui, le réel, c'est transformer l'impossible en possible, c'est, au-delà de la gestion ordonnée et encadrée des institutions, l'action, la mobilisation, la prise de paroles. Cette participation enrichit le réel en retour. Finalement, toucher le réel, le rencontrer, serait une activité créatrice, une invention inédite, et non une simple réception passive, quelque chose dont on serait simplement spectateur. Nous sommes là dans ce que Badiou appelle les « logiques des mondes », titre d'un autre de ses livres, sur la production des effets d'un événement. Ce qui ramène à la phrase fameuse de Karl Marx : « *Les philosophes n'ont fait jusqu'ici qu'interpréter le monde, il s'agit maintenant de le transformer.* » Même si l'on n'est pas d'accord avec lui, une fois encore, Alain Badiou nous bouscule et nous oblige à réfléchir.

Aliocha Wald Lasowski

Alain Badiou, À la recherche du réel perdu, Fayard, 64 pages, 5 €.

DÉCRYPTAGE

Descartes sans clichés



Véritable star de la philosophie au même titre que Platon ou Aristote, Descartes souffre pourtant plus que d'autres d'être un penseur mal connu.

Trop souvent, on croit savoir ce qu'il a dit, sans prendre la peine de le lire, et l'on multiplie à son égard les contresens. Spécialiste incontesté du philosophe qui aimait rêvasser sur les poètes, Denis Kambouchner entend ici d'éradiquer les clichés. En vingt-cinq courts chapitres, rédigés dans un style clair et accessible, qui couvrent tous les aspects de l'œuvre, de la méthode à la morale, de la métaphysique à la physique, le professeur d'histoire de la philosophie à Paris I remet à l'endroit les relations de l'âme et du corps

version Descartes, le concept d'idées innées, la place des animaux dans la nature, etc. Stimulant et utile. **C. G.**

Denis Kambouchner, Descartes n'a pas dit, Les Belles lettres, Hors collection, 240 pages, 11 €.

ESSAI

Les critiques de Miss Murdoch



Frédéric Worms, professeur de philosophie à l'École normale supérieure, a eu l'idée de traduire enfin en français cet essai, sobrement intitulé *Sartre*, écrit en 1953 par la romancière irlandaise Iris Murdoch (1919-1999) alors qu'elle n'est encore qu'une jeune enseignante en philosophie à Oxford. L'originalité de cette première étude en langue anglaise consacrée à Sartre consiste à analyser la pensée du philosophe uniquement à partir de *La Nausée* et de sa trilogie *Les Chemins de la liberté*. « *J'ai tenté de fonder tout ce que j'avais à dire à propos de Sartre sur la considération de ses romans qui manifestent très clairement tout à la fois la structure centrale de sa philosophie et le détail de ce qui l'intéresse dans le monde contemporain* », écrit Murdoch. Pour cette élève de Ludwig Wittgenstein, seul le roman est capable de rendre compte de l'ambivalence de la raison humaine. C'est là que la pensée de Sartre va au plus loin, même s'il échoue, selon elle, à rendre compte de la complexité des relations entre les êtres humains. L'auteur de *La Nausée* est trop rationaliste pour ne pas écraser le mystère de l'homme sous l'analyse. Un an plus tard, en 1954, Iris Murdoch publiera son premier roman, *Sous le filet*. Quant à l'œuvre romanesque de Sartre, elle s'est arrêtée là. **Audrey Pinson**

Iris Murdoch, Sartre, un rationaliste romantique, traduction Frédéric Worms, « Manuels », Payot, 224 pages, 16,50 €.

NOSTALGIE

Conversation avec Susan



Lorsque Susan Sontag (1933-2004) apprend en 1974 qu'elle a un cancer, elle en fait aussitôt un sujet de réflexion et signe, quatre ans plus tard, *La Maladie comme métaphore*. Rien d'étonnant : pour l'auteur emblématique de la génération intellectuelle des années 1960, vivre, c'était penser. L'entretien culte qu'elle donna au magazine *Rolling Stones* en 1978 est aujourd'hui publié en intégralité. On y retrouve ses questionnements d'écrivain, ses admirations littéraires et philosophiques, ses luttes pacifistes ou féministes. « *L'un de mes plus anciens combats consiste à rejeter la distinction entre pensée et sentiment, qui est à la source de toutes les conceptions anti-intellectualiste : le cœur et la tête, la pensée et le sentiment, l'imagination et le jugement* », résume-t-elle. Un attachant portrait. **Sophie Pujas**

Susan Sontag, Tout et rien d'autre, conversation avec Jonathan Cott, traduction Maxime Cattroux, Climats, 180 pages, 19 €.

PSYCHANALYSE

Redécouvrir Freud



Freud, inlassablement Freud. Les Cahiers de l'Herne consacre un numéro à l'inventeur de la psychanalyse. Dirigé par le psychologue Roger Perron, il entend réhabiliter une œuvre malmenée ces dernières années. L'occasion de parcourir des inédits, comme ces lettres à Hermann Hesse et à Thomas Mann, mais aussi de découvrir, au fil des articles, les intuitions freudiennes et la manière dont elles ont pu se réaliser. Ainsi, du concept de pulsion de mort – hypothé-



tique processus d'autodestruction intrinsèque à la vie –, si proche du phénomène d'apoptose, la mort cellulaire programmée, mis en évidence en 1972. A. P.

Fred, Les Cahiers de l'Herne, n° 110, 424 pages, 39 €.

ANTHROPOLOGIE

Question de méthode



Professeur au Collège de France, Nathan Wachtel a construit une œuvre originale, à la croisée de l'histoire et de l'anthropologie, liant enquêtes

ethnographiques et étude des archives, notamment celles de l'Inquisition. Après avoir étudié comment les populations andines se figuraient la conquête espagnole au XVI^e siècle, puis les survivances de leur vision du monde dans les folklores contemporains, il s'est intéressé aux mémoires juives, notamment celle des marranes du Brésil. Ce livre qui rassemble près de cinquante ans d'écrits, mêlant réflexions théoriques et notes de lecture ou de terrain, illustre sa singulière méthode – l'anthropologie historique – tout en défendant l'attention aux exclus et aux victimes. Sans angélisme : les vain-

cus de l'histoire, tels les Aymaras du Pérou, ont eu, eux aussi, leurs colonisés, les Urus de Bolivie. Mais sans pessimisme pour autant : en détournant à leur profit les langages et les usages dominants, les cultures, poreuses et changeantes, réussissent à survivre aux pires traumatismes. Ainsi les marranes du Brésil ont-ils maintenu vivants certains rites de leurs ancêtres, contribuant ainsi à judaïser les gestes mêmes par lesquels ils devenaient chrétiens... En nos temps de crispation identitaire, cette mise en perspective des échanges culturels s'avère aussi salutaire que bienvenue. **Anthony Mangeon**

Nathan Wachtel, Des archives aux terrains, essais d'anthropologie historique, « Hautes Études », EHESS/Gallimard/Seuil, 544 pages, 29 €.

OPPRESSION

Poésie en résistance



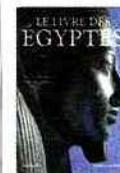
Un acte de foi et une exhortation au courage. Telle est *Consolation aux tribulations d'Israël*, de Samuel Usque, l'un des textes majeurs de la littérature juive. De la vie de l'auteur, on ne sait pas grand-chose, si ce n'est qu'il est né au

Portugal vers la fin du XV^e siècle, dans une famille de marranes, juifs convertis par force au christianisme. C'est à Ferrare (Italie), où il s'est enfui, que le texte est publié en 1553. Sous forme d'un dialogue pastoral, forme alors très en vogue, le livre raconte l'histoire des juifs, des origines aux persécutions médiévales. L'auteur veut convaincre les siens de ne pas renoncer à leur foi. Il a choisi de l'écrire en portugais, car la communauté lusitanienne est alors dans une situation critique. Depuis 1536, l'Inquisition y traque les fausses conversions, et elle frappe avec autant de violence que dans l'Espagne voisine. Samuel Usque livre pourtant un message d'espoir, fondée sur sa lecture de l'histoire et du destin juif. « À ceux qui n'étaient plus capables de discerner la présence vivante de Dieu dans l'histoire, la Consolation voulait offrir une nouvelle historiographie messianique, soudant le passé, le présent et l'avenir dans une même réalité », analyse l'historien Yosef H. Yerushalmi dans la très riche préface de l'ouvrage. Témoignage crucial d'une culture en péril, ce monument littéraire frappe aussi par sa beauté poétique. **S. P.**

Samuel Usque, Consolation aux tribulations d'Israël, traduction Lúcia Liba Mucznick, introduction de Yosef H. Yerushalmi, Chandeigne, 464 pages, 25 €.

ÉGYPTE

Histoire d'une fascination



Comment et pourquoi le pays des pharaons a-t-il influencé les récits bibliques, la philosophie néoplatonicienne, l'hérésie gnostique ou le soufisme ? Pour quelles raisons les momies et les pyramides ont-elles tant fait rêver Mozart, Napoléon ou Gérard de Nerval ? Pourquoi sommes-nous toujours captivés par le mystère de ces momies et de ces

COLLECTION DAGUORTI / BIBLIOTHÈQUE DES ARTS DÉCORATIFS PARIS / ALFREDO DAGUORTI



Danse des Indiens Aymaras du Pérou, vers 1848.



LE COIN DE L'ÉDITEUR

Marc de Smedt

« Il faut absolument enclencher des ondes positives et créatives »



Marc de Smedt dirige les Éditions du Relié. Auteur, il a signé, entre autres, *Éloge du silence* (Albin Michel, 1989). Fondateur du magazine de spiritualité et développement personnel *Nouvelles Clés* (devenus *Clés*), il relance aujourd'hui, sous forme de mook, la revue *Question de*, créée en 1972 par Louis Pauwels.

Le Point Pourquoi avoir transformé la revue *Question de* en un mook, cette formule hybride entre livre et magazine ?

Marc de Smedt L'ancienne formule, tirée à 3 000 exemplaires, publiait des actes de colloque. Là, nous partons sur un tirage de 15 000 exemplaires par numéro, deux fois par an, avec une revue qui est à la fois un objet esthétique et une sorte de laboratoire traitant de la spiritualité et des sciences humaines de manière originale. La méditation est le premier thème que nous traitons, car c'est l'un de mes centres d'intérêt majeurs. En ce moment, il est vraiment important de savoir trouver la sérénité, de se dépolluer psychiquement et émotionnellement. Le but est de trouver des idées pour continuer à évoluer et non à involuer. Comme le dit l'historien Jean Delumeau, « nous nous trouvons

devant une régression de civilisation ». Il faut absolument enclencher des ondes positives et créatives. Sur les sciences humaines aussi. Ce qui m'intéresse, c'est l'être humain dans son mystère et son potentiel.

À l'heure où la presse est en crise, vous espérez atteindre l'équilibre ? C'est un pari, qui exige de vendre au moins 7 000 exemplaires. Mais, pour Albin Michel comme pour moi, cette revue n'est pas une affaire d'argent, c'est un objet de recherche et de plaisir. Puisque nous ne dépendons pas de la publicité, nous sommes complètement libres.



Propos recueillis
par Audrey Pinson

Question de,
N°1 : La
Méditation,
157 pages, 15 €.

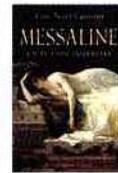
mages ? Dans ce livre-somme, auquel ont participé quelques-uns des meilleurs spécialistes dans les domaines de l'archéologie, les religions, la philosophie, la bande dessinée, l'opéra, l'art ou le cinéma, la journaliste et spécialiste de l'Égypte Florence Quentin ne se contente pas de nous

raconter une civilisation plusieurs fois millénaires. Elle nous donne également les moyens de comprendre la fascination comme la répulsion qu'elle a pu susciter. Passionnant. **C. G.**

Florence Quentin, Le Livre des Égyptes, collection « Bouquins », Robert Laffont, 1024 pages, 30 €.

MESSALINE

Merci pour ce moment



François Hollande n'est pas le premier chef d'État dont les idylles se muent inéluctablement en calvaire. Il y a deux mille ans, l'empereur

Claude (qui régna de 41 à 54) connut bien pire que Valérie Trierweiler : Messaline. La dame est restée dans l'histoire sous l'aimable surnom que lui donna le poète Juvénal (v. 50-130) : *Meretrix Augusta*, la « putain impériale ». Légende ?

Il faut, pour le savoir, lire l'épaisse biographie que lui consacre Jean-Noël Castorio, spécialiste des femmes dans la Rome antique. La vie de Valeria Messalina, descendante de Marc Antoine (83-30 av. J.-C.), le général qui aima Cléopâtre, commence plutôt bien. À quelque 14 printemps, elle épouse Tiberius Claudius Drusus, la cinquantaine, membre de la famille impériale, deux fois divorcé. La vie sourit à ces deux ambitieux. Après l'assassinat du cruel Caligula, en 41, Claude devient empereur et sa compagne lui donne deux enfants, Octavie et Britannicus. Presque un couple bourgeois. D'où vient, dès lors, la désastreuse réputation de madame ?

Les écrivains romains l'accablent de tous les vices. Insatiable, elle vend son corps dans les bordels. Cruelle et cupide, elle s'accapare des fortunes et pousse ses rivales au suicide. À l'été 48, amoureuse peut-être, elle force le consul Caius Silius à répudier sa femme et l'épouse lors de fantasques noces publiques. Voilà l'impératrice polygame ! Pire, selon Suétone (v. 70-140), l'empereur lui-même s'est porté témoin du contrat ! Rome n'en revient pas. Trahie, Messaline est assassinée par d'anciens complices. Averti du drame, Claude lève sa coupe et promet qu'on ne l'y reprendra pas. Mais déjà, il se remarie et cinq ans plus tard, Agrippine



DE AGOSTINI/LEEMAGE

Les Orgies de Messaline, tableau de Federico Faruffini (XIX^e siècle).

(v. 15-59), l'empoisonne pour mettre sur le trône Néron (r. 54-68), son fils d'un premier mariage. Trop horrible pour être vrai ? Face à une intrigue si bien ficelée, les historiens modernes s'interrogent. Plus personne ne croit au portrait d'un Claude idiot, goinfre et veule, tel que l'on dressé les auteurs de l'antiquité. Cet empereur fut un conquérant et un politique trop habile pour être le cocu d'une telle farce. Et si tout cela n'était qu'une imposture, montée contre l'empereur ? À Rome, le *primus inter pares*, « premiers parmi les pairs », n'était jamais qu'un prince parmi d'autres.

Prudent, Castorio ne prend pas position, même si pour lui, la Messaline des Anciens n'est qu'un fantasme, cauchemar misogynne d'une femme de pouvoir à la sexualité débordante. Elle deviendra l'archétype, au XIX^e siècle, de la femme « nymphomane ». Le livre est passionnant, même si l'analyse finale laisse un peu sur sa faim. Comme l'insatiable Messaline. **Jérémy André**

Jean-Noël Castorio, Messaline, la putain impériale, « Biographie », Payot, 464 pages, 26 €.

ETHNOGRAPHIE

Un Franciscain chez les Mayas



En 1566, de retour en Espagne après un séjour de quatorze ans dans le Yucatán, dans le sud-est du Mexique, le moine franciscain Diego de Landa (1524-1579) rédige *La relation des choses de Yucatán*. Véritable photographie de la société maya au moment de la conquête espagnole, ce témoignage est l'un des tout premiers ouvrages connus sur les Mayas, et l'un des plus précieux : de Landa, envoyé pour convertir les Indiens, noue une amitié avec un seigneur local qui lui fait découvrir son peuple et sa culture. Ce qui ne l'empêchera pas de détruire activement des manuscrits mayas ! Il rapporte pourtant sans juger, y compris quand il s'agit de sacrifice humain : « *Lorsqu'ils devaient arracher le cœur de la victime [...], le sacrificateur lui donnait un coup entre les côtes, du côté gauche, en dessous du mamelon ; il y portait immédiatement la main qui, se jetant*

sur le cœur comme un tigre enragé, l'arrachait vif pour le déposer sur un plateau qu'il remettait au prêtre, lequel allait le plus vite possible aux idoles pour oindre leurs faces avec ce sang frais. » Le moine nous décrit de féroces guerriers, qui sont également savants et artistes, bons vivants amateurs de fêtes, de danses et de comédies. « *Il leur arrivait souvent de dépenser en un banquet ce qu'ils avaient mis de nombreux jours à gagner en commerçant ou en grugeant autrui.* » De Landa donne aussi un premier décryptage de la langue, du calendrier, de l'arithmétique, mais aussi de la faune et de la flore. Le texte original ayant été perdu, François Baldy s'est fondé, pour sa traduction, sur un manuscrit retrouvé en 1862, recueil d'extraits choisis par un copiste espagnol. L'ensemble est considérablement enrichi des dernières découvertes sur la société maya. **A. P.**

Diego de Landa, Relation des choses de Yucatán, suivi de Histoire du Yucatán, Livre IV-Chapitres I à IX par Diego López de Cogolludo, Les Belles Lettres, 552 pages, 46 €.

ESCLAVAGE

Les dessous économiques de la morale



De Montesquieu et son *Esprit des lois* (1748) au décret d'abolition promu par Victor Schœlcher (1848), la lutte contre l'esclavage aura duré un siècle. On connaît les grands principes qui l'ont justifiée : ils forment aujourd'hui la devise républicaine. On a oublié, en revanche, que le combat abolitionniste fut aussi porté par des raisonnements pragmatiques, notamment sur les coûts respectifs de la servitude et du travail libre. Ce courant de pensée a favorisé l'essor de la philosophie politique, le



développement de la sociologie et de la pensée économique modernes, comme s'attachent à le montrer dans ce livre Caroline Oudin-Bastide, historienne de l'esclavage aux Antilles, et Philippe Steiner, spécialiste de sociologie économique. Comment d'importants penseurs français, de Condorcet à Tocqueville, en passant par Auguste Comte, ont-ils lié moralité, intérêt et rationalité ? Et comment l'idée de calcul s'est-elle imposée pour désigner un décompte arithmétique autant qu'un choix mûrement réfléchi ? C'est ce qu'explore *Calcul et Morale*, en revisitant les (longs) débats entre abolitionnistes et esclavagistes.

Tout commence avec Du Pont de Nemours, qui montre en 1771 que le travail libre est plus rentable que le travail servile, tant pour la France que pour les propriétaires d'esclaves. Ces derniers dénoncent en retour le coût faramineux des propositions abolitionnistes, notamment le remplacement des Noirs affranchis par des immigrés européens. On va alors avoir l'idée de coloniser l'Afrique, pour y développer des plantations où travaillerait une main-d'œuvre locale, et libre. Gain moral supplémentaire : on lutte contre l'esclavage en Afrique même ! Comme quoi, les bonnes intentions ne sont pas toujours gratuites. A. M.

Caroline Oudin-Bastide et Philippe Steiner, *Calcul et Morale, coûts de l'esclavage et valeur de l'émancipation (XVIII^e-XIX^e siècle)*, Albin Michel, 298 pages, 24 €.

TRAJECTOIRE Viva Olga



Berlin, 11 avril 1928. Armes en main, une poignée de jeunes communistes pénètrent dans la salle d'audience de la prison de Moabit, où l'un des leurs, incarcéré depuis plus d'un an, doit être



Militante communiste, Olga Benário, née Gutmann, sera déportée à Ravensbrück.

entendu. À leur tête, Olga Benário, 20 ans, tignasse brune et regard bleu. Ils repartent avec le prisonnier – et pourtant leurs armes n'étaient pas chargées... Qui est la passionaria qui a mené l'opération ? Une fille de la bourgeoisie juive allemande, dont l'engagement précoce a vite gagné en ampleur. Agent de la troisième Internationale à Moscou, elle va être chargée d'accompagner au Brésil le militant communiste Luís Carlos Prestes, qu'elle épouse. À ses côtés, elle participe à la révolution manquée de 1935, pour tenter de faire tomber la dictature de Getúlio Vargas. Le pouvoir brésilien la livre à l'Allemagne nazie, alors qu'elle est enceinte. Après avoir accouché en prison, elle sera déportée à Ravensbrück, où elle meurt en 1942. Parue au Brésil en 1985, cette biographie signée de Fernando Morais, fruit d'une longue fascination de l'auteur pour l'intrépide révolutionnaire, a nécessité trois ans d'enquêtes minutieuses. « *Livre vraiment inoubliable* », comme l'a décrit l'écrivain Jorge Amado (1912-2001), il rencontra un vif succès (plus de 60 000 exemplaires vendus) et contribua à forger la légende d'Olga au Brésil. S. P.

Fernando Morais, *Olga, Allemande, juive, révolutionnaire*, traduction Antoine Albuca, Chandeigne, 454 pages, 22 €.

ITALIE

Fureur et lutte des classes



Une petite ville des Pouilles (Italie), le 7 mars 1946. Un leader syndical, Giuseppe di Vittorio, doit prendre la parole après plusieurs jours de heurts violents entre ouvriers agricoles et propriétaires terriens. Soudain, un coup de feu part depuis la demeure d'une des grandes familles de la ville, les Porro. Quatre sœurs vivent là, dans le respect de traditions immuables ; elles ont entre 50 et 60 ans. Qui a tiré ? On ne le saura jamais. Mais la foule se saisit des sœurs et les lynche. Deux d'entre elles survivront. Plus d'une centaine de personnes seront arrêtées. Comment s'est produit ce déchaînement de fureur collective ? *Prends garde* examine cette flambée de violence à travers deux récits. L'essayiste Luciana Castellina replace l'événement dans le contexte de ce qu'elle nomme la « guerre civile des Pouilles », véritable lutte des classes sur fond de famine et de difficulté après-guerre. La romancière Milena Agus, elle, fait des sœurs Porro, aveugles au vent du changement, les émouvantes héroïnes d'un récit de fiction. Deux façons de revisiter la grande histoire. S. P.

Milena Agus et Luciana Castellina, *Prends garde*, traduction Marianne Faurobert et Marguerite Pozzoli, Liana Levi, 176 pages, 17 €.

ART

Le poids des influences



La création peut-elle se faire ex nihilo ? On a coutume de penser l'histoire des arts, des littératures et des savoirs en termes de filiations ou de ruptures. Or, par-delà ces schémas dominants, comment une influence s'exerce-



t-elle concrètement dans le domaine culturel ? Une époque de grands changements, une révolution scientifique, une mutation esthétique ne retiennent-elles vraiment rien des pratiques ou des habitudes qui les ont précédées ? Pour la philosophe Judith Schlanger, il est évident qu'on ne crée jamais à partir de rien : toute œuvre s'inscrit dans une culture et dans des codes, même si elle contribue à les transformer. Le jeu des influences n'est toutefois pas un simple conditionnement qu'on recevrait de manière passive ; il a un effet transitif. L'influence est une force qui oriente, mais que nous conduisons ailleurs. Cette dynamique opère à tous les niveaux, celui des génies comme celui des simples consommateurs de culture. Ainsi, parmi les spectateurs venus chahuter la première de *Pelléas et Mélisande*, en 1902, certains, comme Jacques Rivière ou Léon-Paul Fargue furent si bouleversés par la musique de Claude Debussy qu'ils contribuèrent à refonder la sensibilité littéraire de leur époque. Ils ne faisaient ainsi que suivre Baudelaire qui, un demi-siècle plus tôt, avait été tellement marqué par les peintres d'avant-garde qu'il devint le premier théoricien de notre modernité... A. M.

Judith Schlanger, *Le Neuf, le différent et le déjà-là, une exploration de l'influence*, Hermann, 252 pages, 24 €.

DANSE

Morale de l'entrechat



Peut-on penser avec ses pieds ? L'historienne Nathalie Lecomte explore les idéologies cachées derrière l'apparente légèreté du ballet.

« Aussi loin que l'on s'aventure dans l'étude du spectacle dansé, on perçoit la relation étroite qui unit danse et pensée », note-t-elle. Né avec la Renaissance humaniste, le ballet lui doit ses premières valeurs, le goût de la raison et de l'harmoni-

INÉDIT

« La Méduse » : les mémoires du capitaine

Immortalisé par Géricault (1791-1824), le naufrage de *La Méduse* est l'un des plus célèbres désastres de l'histoire de la marine. En juillet 1816, cette frégate s'échoue au large du Sénégal, avec à son bord plus de 400 hommes, mais seulement six canots de sauvetage... Sur l'un d'entre eux, plus de 160 hommes vont s'entasser, s'entretuer et finir par dévorer les cadavres des victimes. Daniel Dupont, un capitaine d'infanterie, sera l'un des quinze survivants de ce terrible radeau.

Philippe Collonge, passionné d'histoire, a retrouvé le manuscrit des mémoires du capitaine, détenus par ses descendants, et le publie pour la première fois dans son intégralité. Ce récit haut en couleur revient sur le fameux naufrage. Dupont affirme avoir vécu dans le brouillard d'une fièvre délirante la pire nuit d'affrontement (cf. encadré ci-dessous). Mais ses souvenirs retracent aussi une vie d'aventures : il participa à la guerre civile de Vendée qui opposa, pendant la Révolution française, dans les années 1790, les royalistes aux républicains, puis à une campagne militaire aux Antilles. « Sauvé de la noyade à Pontorson, il échappe au massacre d'un convoi de malades, est épargné par un sabreur vendéen, évite la baïonnette d'un esclave révolté, traverse sans dommage les plus fortes tempêtes et, quand le malheur semble enfin le terrasser, il fait partie de la poignée d'hommes qui survit à la tragédie du radeau de La Méduse », s'enthousiasme Philippe Collonge. Un homme qui a de la chance... ● S.P.



Un Rescapé de La Méduse, mémoires du capitaine Dupont, 1775-1850, présenté et commenté par Philippe Collonge, La Découverte, 162 pages, 18 €.

LE TEXTE

« Un matelot me coupait le pied »

« Je repris connaissance ; et, en ouvrant les yeux, j'aperçus un matelot qui me coupait le pied. Je n'avais pas la force de le retirer, cependant je lui demandai ce qu'il faisait, qu'il me faisait du mal. Il me répondit qu'il croyait couper le radeau. Je m'aperçus tout de suite que ce malheureux avait perdu la tête et, en effet, il paraît qu'il n'a pas vécu longtemps après, car je ne l'ai plus revu. Mon premier mouvement fut aussi en ouvrant les yeux de regarder où j'étais, et je fus bien surpris de me voir encore sur le radeau. Je jetais aussi un regard tout autour de moi et je fus bien surpris de ne voir presque plus de monde. Je pensais qu'il était mort beaucoup de monde dans cette nuit affreuse, mais je ne savais pas encore ce qui s'était passé et je suis resté longtemps sans le savoir. Aujourd'hui même, je ne sais pas la vérité sur cette terrible nuit. »

Mémoires du capitaine Dupont, rescapé de La Méduse, © La Découverte

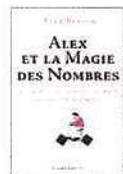


nie. Ainsi, lors des noces de la catholique Marguerite de Valois avec le futur roi protestant Henri IV, on assiste à un spectacle fastueux, *La Défense du Paradis*, racontant le triomphe des forces du bien suite à un rude combat. En fait, il s'agit de la mise en scène symbolique d'une actualité brûlante : le nécessaire retour à la paix que ce mariage doit permettre, dans un pays déchiré par les guerres de religion. Rapidement influent dans toute l'Europe, le ballet devient un incontournable de la vie de cour. Louis XIV, qui aime danser, en fait l'un des arts au service de sa gloire. Raffinement, modération et équilibre résumant l'idéal de l'honnête homme – autant de vertus incarnées par la danse. Conséquence : l'institutionnalisation du genre, symbolisée en France par la création en 1669 de l'Académie royale de musique, ancêtre de l'Opéra de Paris. **S. P.**

Nathalie Lecomte, *Entre cours et jardins d'illusion, le ballet en Europe (1515-1715)*, Centre National de la Danse, 480 pages, 29,50 €.

MATHÉMATIQUES

Les aventuriers du chiffre perdu



Le soir de la Saint Sylvestre, la bonne année, il l'a « tweetée » ainsi : « $10 \times 9 \times 8 \times 7 \div 6 \div 5 \times 4 \times 3 - 2 + 1 = 2015$ »... On l'aura compris, Alex Bellos aime les nombres. Après cinq années à étudier les mathématiques à l'université d'Oxford, puis cinq autres comme correspondant du *Guardian* au Brésil entre 1998 et 2003, il a proposé à son journal une chronique sur ses aventures à « Numberland ». Le premier livre qui en a été tiré, *Alex au pays des chiffres* (2011), s'est vendu à plus de 8000 exemplaires en France. *La Magie des nombres* en est la suite. Elle s'ouvre sur la rencontre de Jerry. Grâce à un don particulier lié au syndrome d'Asperger, cet autiste

divise les plus grands nombres en nombres premiers, des entiers indivisibles sauf par un et eux-mêmes. Quand il parvient à découvrir un très grand nombre premier, il frissonne de plaisir : c'est un nouvel ami. Pour lui, les nombres sont des merveilles de la nature qu'on prend plaisir à apprivoiser. Mobilisant de très sérieuses études de psychologie, Bellos montre que les chiffres ont une vie en soi. 7 est ainsi le chouchou de beaucoup et 13 le dandy des chiffres car perçu comme « ténébreux » et « dégingandé »... Autant d'informations dont se sont saisis les experts du marketing pour valoriser leurs produits ! Surprenantes, les chroniques d'Alex le béotien explorent ainsi les régions les plus obscures des mathématiques modernes, telles que les « fractales » de Benoît Mandelbrot ou les équations du Français Cédric Villani, lauréat de la médaille Fields. Au risque de perdre parfois les lecteurs, mais se perdre, n'est-ce pas le luxe de l'aventure ? **J. A.**

Alex Bellos, *La Magie des nombres, un nouveau voyage d'Alex au pays des mathématiques*, traduction Anatole Muchnik, Robert Laffont, 368 pages, 22 €.

À NOTER

Le retour des sorcières

« Sorcières » : c'est le nom de la nouvelle collection féministe lancée par les éditions Cambourakis. Pour ouvrir le bal, deux rééditions d'ouvrages clés de la lutte pour l'égalité entre les sexes : *Rêver l'obscur*, publié en 1982 par l'activiste américaine Starhawk, figure de l'écoféminisme, et *Sorcières, sages-femmes et infirmières*, de Barbara Ehrenreich et Deirdre English, paru en 1973. Les auteurs s'y interrogent sur la suppression de la profession de sage-femme aux États-Unis au XIX^e siècle, perçue comme une confiscation de la médecine par les hommes. À découvrir. **S. P.**

Rêver l'obscur, traduction Morbic, 404 pages, 24 €, et **Sorcières, sages-femmes et infirmières**, traduction L. Lame, 128 pages, 16 €, éditions Cambourakis.